

tout prêtres que nous sommes, où sont les grands fruits de notre ministère, et de la grâce qui nous a été donnée avec l'imposition des mains? Nous dispensons des trésors d'un prix infini; mais où sont les âmes qu'ils enrichissent? Nous annonçons avec autorité la parole sainte; mais où sont les pécheurs qui se convertissent à notre voix? François, simple lévite, sans lettres et sans étude, n'avait qu'à paraître pour arracher des milliers de victimes au monde, et en faire de fervens disciples de la croix. Lorsqu'il montait dans la chaire chrétienne, à peine avait-il salué son auditoire de ces modestes paroles, début ordinaire de ses discours: « La paix du Seigneur soit avec vous, » que déjà tous les cœurs étaient brisés, tous les yeux se remplissaient de larmes; quel est donc ce prodige? Ah! c'est que les succès de la prédication évangélique ne dépendent ni de l'art, ni de la science, ni du travail de l'homme; tout cela, quand il est seul, peut amuser les esprits et attirer à un orateur de vains applaudissemens; mais ce qui convertit, c'est l'humilité, c'est la sainteté du prédicateur, c'est son union étroite avec Dieu, et l'efficacité de la prière; c'est ce feu de la charité qui le consume au-dedans, et qui de là se communique au-dehors; ce sont ces eaux vives de la grâce qui coulent comme un torrent de sa bouche, et qui entraînent tout devant elles. Représentez-vous ici à ma place, mes Sœurs, l'homme vénérable dont je fais l'éloge, ce corps exténué de jeûnes, de veilles, de macérations et de travaux, portant, comme saint Paul, dans tous ses membres, la mortification de Jésus-Christ; ces traits empreints d'une gravité douce et modeste; ces yeux brillant d'un feu divin, et baignés de larmes de componction et de tendresse; cette voix pénétrante qui s'insinue dans les cœurs; cette parole simple, vive, efficace, qui va remuer jusqu'au fond les consciences; supposé qu'il vous fût donné, pour un moment, de le voir, de l'entendre, et dites-moi si un tel orateur aurait besoin d'éloquence hu-

maine, je ne dis pas pour vous attendrir, mais pour toucher, pour changer les pécheurs les plus insensibles? Ce fut ainsi que François parut devant le chef et les princes de l'Eglise romaine, lorsqu'ils voulurent entendre ce nouvel apôtre, et que, profondément émus de ses discours, ils s'écrièrent tous ensemble que c'était « comme les discours de Dieu. » Y eut-il jamais de suffrage plus glorieux? Il fut réservé au plus humble des ministres de la parole.

Il semble que Dieu se plut à contredire en tout l'humilité de son serviteur. Le plus ardent désir de François était de vivre obscur et ignoré des hommes; et Dieu le rendit célèbre par la vertu des miracles, par le don de prophétie, par la connaissance du secret des cœurs, par une sagesse dans les conseils, une magnanimité dans les périls, un je ne sais quoi de surnaturel dans toute sa conduite, qui excitait partout l'admiration et l'étonnement. Ainsi, lorsqu'il alla chercher les opprobres ou la mort, pour le nom de Jésus-Christ, parmi les infidèles, il y trouva encore, par un ordre secret de la Providence, la gloire qu'il fuyait. Comment ne pas raconter ce trait si beau et si touchant de la vie de notre Saint? Poussé, par l'ardeur de son zèle, sur les côtes de l'Afrique, dans un temps où les Chrétiens et les Musulmans s'y faisaient une guerre acharnée, il se jette avec intrépidité dans le camp des Sarrasins. Conduit devant le chef barbare qui les commandait, il lui dit: « Prince, je suis envoyé vers vous, non par les hommes, mais par le Dieu très-haut, pour vous montrer la voie du salut, en vous prêchant l'Évangile. » Plein de l'esprit et de la vertu d'Elie, il ajouta: « Si vous voulez connaître la vérité, faites venir vos prêtres, qu'on allume un grand feu, qu'ils y entrent avec moi, et les flammes vous apprendront laquelle de leur religion ou la mienne est la véritable. » Le soudan étonné n'ose accepter ce défi. Frappé d'un langage si nouveau, d'une proposition si courageuse, et d'un certain air de majesté surhumaine qui pa-

raissait dans toute la personne de son prisonnier, il ne sait s'il doit le prendre pour un ange caché sous une forme mortelle. Il lui offre de magnifiques présents, que l'homme de Dieu refuse avec simplicité; il le comble, pendant plusieurs jours, de témoignages d'affection et de respect, et enfin il le renvoie avec honneur au camp des Chrétiens, après s'être recommandé, comme l'eût fait un fidèle, à ses prières. Voilà donc, ô Maître souverain de l'univers, comment vous honorez ceux qui vous servent! Vous enchaînez, à leur voix, la férocité de leurs ennemis et des vôtres; vous abaissez devant eux la fierté de ceux qui commandent les armées; vous rendez leur humilité majestueuse et imposante aux rois barbares et infidèles.

Mais écoutez quelque chose de plus admirable que tout cela. François ne négligeait rien pour dérober à la connaissance même de ses plus chers disciples la perfection de ses vertus, les faveurs qu'il recevait du Ciel, les macérations qu'il pratiquait en secret; le Seigneur multiplia les prodiges, pour manifester tout ce que l'humble Saint s'efforçait de cacher. Souvent il l'éleva dans les airs en présence de nombreux témoins, et le tint long-temps, à leurs yeux, suspendu entre le ciel et la terre, comme pour donner un signe sensible de l'élévation de son âme au-dessus de toutes les choses d'ici-bas. D'autres fois, il le montra environné d'une lumière céleste, et lançant des rayons dont il était impossible de soutenir l'éclat. Mais, ô merveille bien plus surprenante encore, et qui cesserait d'être croyable, si elle n'était constatée par les preuves les plus certaines, et si l'Eglise n'avait établi exprès une fête pour en consacrer la mémoire! Dieu voulant rendre en quelque sorte visible l'union intime de son serviteur avec son Fils crucifié, voulant que sa chair elle-même annonçât malgré lui l'austérité de sa pénitence et la sainteté de sa vie, y grava ces sacrés, ces ineffables stigmates, qui sont la gloire particulière et le privilège peut-

être unique de François. Ses mains et ses pieds furent percés, par le ministère d'un ange, de clous qui y demeurèrent toujours depuis, et qu'on y voyait encore plusieurs siècles après sa mort; son côté fut entr'ouvert comme par une lance, et le sang ne cessa de couler de cette plaie, qui ne se referma plus. Ainsi, de son vivant même, ce grand Saint fut marqué sensiblement au sceau des élus; et, sans attendre le jour de la résurrection et du triomphe des prédestinés, son corps fut transformé, dès ici-bas, en la glorieuse ressemblance du corps de Jésus-Christ. Il a porté sur la terre les mêmes blessures et les mêmes cicatrices que cet adorable Sauveur porte dans le ciel devant son père. Aussi, ce corps vénérable, pour le dire ici par anticipation, est-il demeuré incorruptible dans le tombeau; et quoique le Saint, dont l'humilité croissait toujours avec ses titres de gloire, eût demandé en mourant que ses restes fussent jetés aux mêmes lieux où l'on enterrait les malfaiteurs, ces restes sacrés reçurent au contraire des honneurs sans exemple, ils furent vénérés des rois, des princes, des pontifes et des peuples; ils furent portés avec pompe et avec un respect religieux, d'abord dans la ville d'Assise sa patrie, comme pour lui faire une réparation solennelle des outrages qu'il y avait essuyés, et ensuite dans une superbe basilique élevée en son honneur, où une foule de miracles attestèrent l'approbation que le Ciel donnait au culte qui lui était rendu sur la terre.

Qui ne s'écrierait après cela : Seigneur, que vos amis soient honorés et glorifiés sans mesure dans ce monde même, qui est le lieu de leurs épreuves, et non celui de leur triomphe : *Nimis honorificati sunt amici tui, Deus* (1)? Qui n'avouerait que l'ambition des hommes superbes est basse et insensée, puisqu'elle les éloigne de vous, qui êtes l'unique source de toute grandeur, et qu'il n'y a de sagesse et de vé-

(1) Ps. cxxxviii, 17.

ritable élévation de sentimens que chez les humbles, qui cherchent et obtiennent votre grâce : *Superbis resistit, humilibus autem dat gratiam* (1) ? Pour vous, mes Sœurs, attachez-vous plus que jamais à la sainte et salutaire ignominie de votre état ; n'ayez d'autre désir que d'être plus ignorées encore et plus dédaignées du monde que vous ne l'êtes. Saint François n'est aujourd'hui si grand dans le ciel et sur la terre, que parce qu'il fut de tous les hommes le plus avide d'opprobres et de mépris. Je viens de vous montrer quelle gloire fut le prix de cette humilité ; il me reste à faire voir, en peu de mots, à quel bonheur le conduisit son austère mortification.

TROISIÈME POINT.

Je n'entrerai pas ici, mes Sœurs, dans le détail des austérités de notre Saint, qui serait infini. Il suffit de dire que, depuis le commencement de sa pénitence, il s'étudia constamment à mortifier la nature en tout. Son jeûne fut continu, son abstinence effrayante, ses travaux et ses veilles à peine croyables, sa sévérité contre lui-même sans bornes. Il châtiât son corps, à l'imitation du grand apôtre, pour le réduire en servitude, et se représentant la cruelle flagellation du Sauveur, il ensanglantait et déchirait impitoyablement sa chair. Il ne prenait jamais de sommeil que sur la terre nue. A des alimens insipides et rebutans par eux-mêmes, il mêlait encore la cendre pour en augmenter le rebut. Il lui était ordinaire de se refuser jusqu'à une goutte d'eau dans les ardeurs de l'été et lorsque la soif le consumait. En un mot, sa vie entière ne fut qu'un supplice et un martyre prolongé. Voilà ce qui, aux yeux du monde, doit paraître le comble du malheur, et voilà ce qui produit le bonheur des saints. Le langage que je vais tenir maintenant serait peut-être inintelligible à beaucoup de chrétiens ; mais vous, mes Sœurs, vous qui connaissez les douceurs cachées de la pénitence, vous

(1) Jac. iv, 6.

m'entendrez sans peine. Si donc on me demandait quels avantages François retira d'une mortification si rigoureuse, je répondrais sans balancer, que tous les biens lui vinrent avec elle.

Car, premièrement ce fut par là qu'il acquit un empire absolu sur ses sens, qu'il s'affranchit du triste esclavage où nous vivons sous la tyrannie de nos passions, de nos appétits, de nos répugnances, de nos goûts, de nos humeurs et de nos caprices. Par là, rendant à l'esprit toute son autorité sur la chair, il rétablit l'ordre que Dieu avait établi dès l'origine, mais que le péché avait renversé ; et dans l'ordre il trouva la paix, que ne nous procureront jamais nos lâches complaisances pour nos sens, ni les satisfactions accordées à la nature.

En second lieu, François ayant ainsi vaincu la concupiscence, et réparé, autant qu'il était en lui, le désordre causé par la révolte de nos premiers pères, reentra dans tous les droits que ceux-ci avaient mérité de perdre. Parce qu'il s'assujettit parfaitement à Dieu, Dieu à son tour lui soumit toutes les créatures ; il put commander en maître aux élémens et à la nature entière. De là, ce pouvoir des miracles, la plus étonnante émanation de la puissance divine. François faisait jaillir l'eau des rochers, comme Moïse ; guérissait d'un mot les malades, comme saint Pierre ; ressuscitait les morts, comme Elisée, adoucissait les monstres sauvages, comme Daniel, changeait l'eau en vin, comme notre Seigneur lui-même. Laissons le monde, toujours aveuglé, raisonner comme il lui plaira sur ces faits extraordinaires, dont ses doutes affectées et ses railleries n'affaibliront jamais la certitude ; mais, pour nous, mes Sœurs, avouons qu'un si merveilleux privilège ne fut pas trop chèrement acheté au prix de toutes les souffrances volontaires que François s'imposa. Hélas ! de quels avantages ne nous prive pas notre lâcheté ! nous redoutons les moindres sacrifices ; nous ménageons en tout notre faiblesse ; nous ne savons presque plus nous mortifier avec

courage, et en conséquence notre prière est sans force; nous n'obtenons rien pour nous-mêmes ni pour nos frères, et nous demeurons inutiles là où les saints auraient opéré des prodiges. L'Évangile nous apprend que, si nous avions de la foi comme un grain de sénévé, nous transporterions les montagnes; que serait-ce donc si nous étions de ces âmes parfaites, détachées de toutes choses et mortes à elles-mêmes! Ah! nous attirerions chaque jour des bénédictions sensibles sur tout ce qui nous environne et nous intéresse; nous détournerions les fléaux et les calamités particulières et publiques; nous préviendrions les déchiremens qui menacent la patrie; notre prière enchaînerait les méchants, étoufferait les factions naissantes, obtiendrait au monarque cette sagesse divine que rien ne peut tromper ni surprendre; à ses conseillers, le zèle sincère et les intentions pures; au peuple, l'amour de la religion, de la justice et de ses princes légitimes; nous serions comme une providence visible sur la terre, et la ressource commune de nos amis, de nos proches, de l'état et de l'Église elle-même. Que sont donc toutes les privations et toutes les peines qui accompagnent la plus sévère pénitence, en comparaison des biens inappréciables qu'elle procure?

Le troisième fruit que saint François retira de la sienne, ce furent des lumières admirables sur les plus hauts mystères, et en particulier sur l'incarnation du Verbe, sur la vie et la mort de l'Homme-Dieu. Ces grands objets, qui lui étaient montrés comme ils le sont aux bienheureux dans la gloire, faisaient sur son esprit des impressions si profondes, qu'il ne pouvait plus sans effort penser aux choses de la terre. Il voyait partout Jésus-Christ, tantôt naissant à Bethléem, tantôt instruisant les peuples et répandant à pleines mains les bienfaits et ses grâces, tantôt souffrant et mourant pour nous sur la croix. Cette dernière vue surtout le pénétrait d'un sentiment ineffable de tendresse et de reconnaissance pour le divin Rédempteur. Il allait en

tous lieux se plaignant de ce que les hommes pouvaient s'occuper d'autre chose que du Dieu devenu leur victime. Mais depuis que les traits enflammés d'un ange eurent fait à son cœur et à ses membres les blessures dont nous avons parlé; depuis qu'il eut été sensiblement crucifié lui-même avec son Maître, il n'y eut plus de bornes à son amour; et parce que Dieu communique libéralement à ceux qui l'aiment, il n'y eut point aussi de bornes aux faveurs dont il le combla: il le visitait à toute heure; il lui apparaissait dans ses voyages, comme aux disciples sur le chemin d'Emmaüs; il se montrait à lui dans le sommeil, comme à Jacob; il venait quelquefois s'asseoir à sa table, comme à celle d'Abraham. L'humble église de la Portioncule, où le saint homme pria d'ordinaire, et sa retraite chérie du mont Alverne, furent comme deux paradis de délices, où, environné d'anges, conversant avec la Reine des vierges, voyant Jésus Christ face à face, admis à la familiarité de toute la Trinité adorable, perdu dans un océan de lumière, il passait les nuits et les jours dans des ravissements et des transports, où il goûtait déjà les voluptés du Ciel. Il soupirait alors avec une ardeur inexprimable après la fin de son exil; le feu du divin amour le consumait lentement; ses yeux devinrent deux sources intarissables de larmes; à force d'en répandre, ils s'éteignirent; enfin, succombant à la véhémence de ses desirs, épuisé de force dans la quarante-cinquième année de son âge, il ne pouvait plus vivre. Le moment désiré approche, où son âme va être affranchie de ses liens mortels. François mourant est couché sur la terre; ses disciples éplorés l'entourent. Il les console et les encourage par ces mots, que vous devez entendre, mes Sœurs, comme s'ils vous étaient adressés à vous-mêmes: « Adieu, mes enfans, restez toujours dans la crainte du Seigneur. Heureux ceux qui persévèrent dans le bien qu'ils ont commencé! Pour moi, je vais à Dieu avec un grand empressement, et je vous recommande tous à sa grâce.» Puis entonnant, au

milieu de leurs sanglots et de leurs pleurs, le cantique de sa délivrance : Retirez, s'écria-t-il, retirez, Seigneur, mon âme de sa prison, afin qu'elle aille bénir en liberté votre saint nom : *Educ de custodiâ animam meam, ad confitendum nomini tuo* (1). Les justes qui environnent votre trône m'attendent, et sont impatients de me voir associé à leur bonheur : *Me expectant justi, donec retribuas mihi* (2). Ce furent là les dernières paroles qu'il prononça sur la terre ; le reste ne fut entendu que des habitans de la céleste Jérusalem.

Voilà le dernier fruit de cette mortification qui nous paraissait si effrayante. Il est entré dans la joie du Seigneur ; il habite la région de paix et de lumière ; il possède à jamais tous les biens ; il contemple sans voile la beauté souveraine et infinie ; il se baigne au fleuve des pures et ineffables délices ; il boit aux sources de la vie ; il se nourrit de la vérité, se rassasie de bonheur et s'enivre d'amour ; il chante, dans les transports d'une allégresse toujours nouvelle, les cantiques des séraphins et l'hymne éternel de la victoire.

Que ferai-je maintenant, mes Sœurs ? essaierai-je de peindre ici ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point entendu, et que l'esprit de l'homme ne saurait comprendre ? Non, mes chères Sœurs, mais je vous dirai : la félicité à laquelle votre saint fondateur est parvenu, à travers tant de tribulations et de souffrances, est la même qui vous est promise et préparée. C'est dans l'espoir d'y atteindre que vous avez renoncé au monde, et soutenu jusqu'à présent tant de pénibles épreuves. Que cette pensée soutienne votre courage jusqu'à la fin. Vous vivez à une époque de douleur et de calamité pour l'Eglise ; vous partagez les malheurs de votre mère. Aux rigueurs que vous aviez volontairement embrassées, s'en joignent d'autres qui vous sont encore plus sen-

(1) Ps. cxli, 8.

(2) Ps. cxli, 8.

sibles. Vous n'avez pas la consolation de vieillir dans la maison sainte qui avait reçu vos sermons, et qui devait recevoir vos cendres ; de vous voir environnées d'une religieuse et nombreuse société, devenue votre famille, qui se multipliait autour de vous, pour la gloire de Dieu, pour l'édification des fidèles et pour votre bonheur. Les jours de fécondité et de joie sont passés ; les jours de tristesse et de stérilité sont venus. Vous n'êtes plus (ainsi l'a permis le Seigneur) qu'un petit nombre de brebis désolées, errantes hors du bercail. Toutefois, ô petit troupeau, ne craignez point : *Nolite timere, pusillus grex* (1). Le divin Pasteur veille sur vous du haut du ciel ; le dieu de saint François, qui est votre père, voit votre affliction, et, pour vous dédommager de vos peines, il vous destine son royaume : *Quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum* (2). Encore quelques années de persévérance, quelques momens peut-être, et les épreuves finiront, et vous irez rejoindre celles qui vous ont devancées, dans le séjour où les pauvres, les humbles et toutes les âmes crucifiées, régneront avec Jésus-Christ, leur modèle et leur chef, au sein d'une gloire et d'une joie immortelle.

(1) Luc, xii, 32.

(2) Luc, xii, 32.